

de l'Institut Néerlandais, on pouvait voir des estampes de l'Atlas de Stolck montrant des soldats français qui, fièrement mais mal à l'aise, cherchaient leur route dans les paysages typiques des polders néerlandais.

Le thème de cette exposition était «Le transport des personnes et des biens aux Pays-Bas vers 1795». *L'Intrée van 't Trojaensche paerd* (Entrée du cheval de Troie), c'est-à-dire des Français, datant de 1800, illustre le caractère ironique de certaines estampes de cette période. Sur le côté d'une brouette remplie de choux on lit «Vryheid, Gelykheid, Broederschap» (Liberté, Égalité, Fraternité). Cette inscription, une fois détachée, en démasque une autre «Heerschzucht, Eigenbelang, Wraak» (Soif de pouvoir, Cupidité, Vengeance).

Les Français étaient fortement impressionnés par l'efficacité avec laquelle les Néerlandais utilisaient leurs voies navigables: «...aucun pays du monde n'offre une pareille facilité pour la correspondance intérieure, tant par le moyen de grands vaisseaux de trajet... que par le moyen de différents bateaux d'ordonnance...»

En 1795 les Français étaient encore des libérateurs aux yeux des patriotes, mais l'époque «Française» n'a pas rapproché les deux peuples. Diverses caricatures montrent avec une douloureuse précision à quel point les Hollandais se réjouissaient du départ des Français. La représentation de Napoléon colportant des caricatures de lui-même en est un exemple typique: l'empereur, assis sur un âne tiré par un diable colporteur d'ail, fait feu sur des papillons.

Anneke Wertheim

(Tr. Fl. Corbeix-Buvenis)



J.E. Marcus, «A la frontière des eaux et des terres», d'après J. Cats, 1807, «Atlas van Stolck», Rotterdam.

L'exposition «Les routes de la Révolution batave» sera, au cours de l'automne 1995, présentée sous une forme modifiée, au Musée historique de Rotterdam, où se trouve l'*Atlas van Stolck*. L'exposition «Le zoo du prince» a donné lieu à une publication du même nom, en français et néerlandais, parue chez Walburg Pers. Un recueil des contributions présentées au colloque sera publié début 1996 chez Amsterdam University Press.

LITTÉRATURE

Willem Frederik Hermans:

vaincre le chaos sans se faire d'illusions

Le 27 avril 1995 mourut l'écrivain néerlandais Willem Frederik Hermans. Il avait 73 ans; avec le Flamand Hugo Claus (°1929) et ses compatriotes Gerard Reve (°1923) et Harry Mulisch (°1927), il a, des années durant, donné le ton aux lettres néerlandaises. Hermans entrera dans l'histoire comme le critique mordant et solitaire de sa génération et de son temps, et comme l'auteur de quelques romans magistraux.

Son œuvre littéraire est influencée par Schopenhauer, qu'il surpasse même en pessimisme, et par Sartre, dont il reprend les schémas existentialistes sur l'intersubjectivité et la relation (absente) avec la transcendance.

L'image que Hermans avait de l'homme était sombre. Implacablement il mettait à nu les



Willem Frederik Hermans (1923-1995).

motivations irrationnelles et souvent basses de l'action humaine. Les relations entre les hommes se caractérisent par des conflits, par la soif de pouvoir, par l'égoïsme, l'hypocrisie et le malentendu. Si une quelconque collaboration arrive, malgré tout, à s'instaurer entre les hommes, c'est uniquement sur la base de compromis. La vérité n'est que le produit subjectif d'illusions, dès lors toute communication est impossible.

Hermans semblait parfois l'illustration vivante de cette conception : il parlait peu et pas toujours clairement. Mais cette inaccessibilité cachait une nature chaleureuse, une personnalité sensible.

Cette dualité se manifeste également dans son œuvre : on y trouve une forte propension, un peu lénifiante parfois, à rationaliser (qui lui venait de sa formation scientifique ; il fut pendant un temps professeur de géologie à l'université de Groningue) associée à un profond sens de l'humain.

La guerre joue un rôle prépondérant dans l'œuvre de Hermans. Non seulement dans *De tranen der acacia's* (Les larmes des acacias, 1949), *Het behouden huis* (La maison préservée, 1952) ou *De donkere kamer van Damocles* (La chambre noire de Damoclès, 1958), ouvrages dans lesquels Hermans s'oppose «à la restauration des normes et des valeurs d'avant-guerre et à l'émergence d'un mythe national» (selon le critique littéraire néerlandais Dirk van Weelden). Mais même bien plus tard, dans *Herinneringen van een engelbewaarder* (Souvenirs d'un ange gardien, 1971) par exemple, la guerre continue de jeter son ombre sur l'œuvre de Hermans. Et jusqu'en 1993, lorsque Hermans sortit des ténèbres de l'oubli son journal de guerre *Madelon* qui, jusqu'alors, n'avait jamais été publié.

La minutie avec laquelle Hermans construisit son œuvre répond à l'idée qu'il se faisait du chaos du monde. Il était perfectionniste au point de ne pas hésiter à réadapter ses ouvrages lors de rééditions. On a l'impression que sa fiction tente de compenser le manque de structure. Il détestait tout système par lequel l'homme, impuissant à ses yeux, s'évertue à étendre son emprise sur un monde chaotique. Qu'il s'agisse de systèmes philosophiques, religieux, éthiques, esthétiques ou politiques. Dans son recueil d'essais *Mandarijnen op zwavelzuur* (Mandarin à l'acide sulfurique, 1964), il lance une attaque violente contre quelques-uns de ses collègues auteurs parce qu'il les trouve trop respectueux des idées reçues. Hermans pensait qu'il était impossible de soumettre la réalité par des formules magiques. Chacun doit affronter la vie avec ses faibles moyens. Dans son recueil d'essais récent *Malle Hugo* (Hugo le fou, 1994) Hermans démontre une fois de plus qu'il n'a rien perdu de sa virulence.

Hermans parlait et écrivait en connaissance de cause lorsqu'il s'attaquait aux systèmes de pensée car il avait étudié l'œuvre de nombreux philosophes, dont Wittgenstein, Popper, Nietzsche, Schopenhauer... Dans ses propres

ouvrages de réflexion, il y allait parfois un peu fort. Son *Wittgenstein* (1990) notamment n'est pas vraiment pris au sérieux dans les milieux universitaires. Il s'exprimait mieux par la fiction. Dans son roman *Nooit meer slapen* (Ne plus jamais dormir, 1966) il essaye de pénétrer le noyau même de la personnalité humaine, qu'il identifiait à une sorte de désir indestructible d'immortalité.

Hermans était un polémiste talentueux et redouté, ses opinions étant parfois fort mal accueillies. On lui en voulait, par exemple, de ne pas condamner inconditionnellement le régime d'apartheid d'Afrique du Sud. Il considérait le mouvement de 68 comme les extravagances d'une génération gâtée et insouciance.

Avec le temps Hermans acquit quelque légèreté. Dans son roman *Onder professoren* (Entre professeurs, 1975) il règle ses comptes, de façon très humoristique et d'autant plus caustique, avec le milieu universitaire groningenois qui lui avait rendu la vie impossible: les motivations de ses ex-collègues sont mises à nu dans ce roman qui démontre que ce ne sont pas l'intégrité scientifique et la collégialité, mais plutôt la soif de pouvoir qui guide leurs actions. *Een heilige van de horlogerie* (Un saint de l'horlogerie, 1987) est une parabole sur la relation entre l'homme et le temps. *Au pair* (1989) est une rafraîchissante histoire d'amour, dans laquelle Hermans, sur un ton ludique, se met lui-même en scène.

Pascal Cornet

(Tr. Fl. Corbex-Buvenis)



Le regard d'un voyeur, la langue d'un maître: le prix Libris attribué à Thomas Rosenboom
«Sublime»: c'est ainsi que l'auteur néerlandais Thomas Rosenboom (°1956) décrit ce qu'il ressentait en cette froide soirée où il reçut le prix Libris de littérature 1995. La question lui fut posée dans une ambiance survoltée de course cycliste; la réponse, quant à elle, lui seyait à

merveille: digne et typique quant au choix du mot. Sincère? Calculé? Nominé par deux fois à un grand prix littéraire néerlandophone, Rosenboom obtint finalement le prix Libris. Une reconnaissance qui semble unanimement acceptée. Ses trois livres donnent de lui l'image d'un auteur néerlandophone brillant et personnel qui joint au plaisir d'écrire une thématique à première vue négligée mais, en fait, soigneusement élaborée.

Rosenboom recevait le prix Libris de littérature pour son roman *Gewassen vlees* (Viande dégorgée). Le gentilhomme Willem-Augustijn van Donck, héros du livre, se distingue des autres personnages en ce qu'il n'est pas d'une seule pièce mais plutôt un assemblage de contradictions. Par son écrasante mauvaise foi, la fausseté de ses émotions, y compris de sa naïveté sans borne, il perd rapidement le crédit que le lecteur est d'abord tenté de lui accorder. Il trahit tout ce qui semble lui être cher; il gaspille toutes ses chances d'exercer une fonction; la relation affreusement perturbée qu'il entretient avec son père se termine quand ce dernier achève son fils comme une bête agonisante. De toute façon - et ceci me semble propre à tous les héros de Rosenboom - le gentilhomme frison a de lui-même une image essentiellement trouble.

L'évocation de la vie provinciale au XVIII^e siècle a fait l'objet de louanges unanimes. Rosenboom éveille ce monde imaginaire par la description des paysages, le comportement des gens, leur façon de vivre, leurs moyens de transport, leurs besoins mais aussi par l'utilisation d'une langue spécifique, archaïque, qui semble puisée à une étude soignée de quelques classiques néerlandais.

S'ajoute à ce tableau historique et à cette langue archaïque une façon très personnelle d'observer gens et choses, que nous retrouvons aussi chez le prosateur néerlandais Simon Vestdijk (1898-1971): le regard d'un voyeur. Aucun détail n'échappe à Rosenboom et son regard s'attarde de préférence là où l'homme se